This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

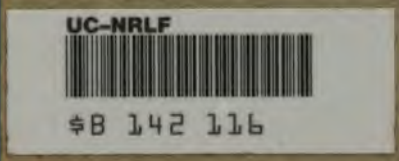
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PK
9
B8N3



ALVMNVS BOOK FVND

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS

FIAT LVX

MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

NOTICE HISTORIQUE

SUR

MM. BURNOUF, PÈRE ET FILS

LUE

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DU [illegible] AVRIL 1884

PAR

M. [illegible] SAUDET

[illegible]

PARIS

[illegible]

NOTICE HISTORIQUE

SUR

MM. BURNOUF, PÈRE ET FILS

NOTICE HISTORIQUE

SUR

MM. BURNOUF, PÈRE ET FILS

LUE

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

LE 18 AOUT 1854

PAR

M. NAUDET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

PARIS

1886

Brief

PK9
B8N3

Madame Eugène Burnouf, dont la longue vie a été remplie par la pratique des plus hautes vertus, s'est éteinte le 10 avril 1886, à l'âge de 81 ans, laissant aux siens d'inconsolables regrets.

Le plus juste hommage qu'on puisse rendre à celle qui fut le modèle des épouses, la plus tendre des filles et la meilleure des mères, c'est d'associer son souvenir à celui des deux savants illustres, dont elle était si parfaitement digne par toutes les qualités du cœur et de l'esprit et dont elle a toujours honoré et chéri la mémoire.

C'est donc pour réunir encore une fois ces trois personnes, si unies dans la vie, et transmettre à leurs petits-enfants de précieux exemples, qu'on a voulu

M3072200

réimprimer aujourd'hui, pour la famille et les amis seulement, les pages éloquentes et émues que l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Naudet, consacra, en 1854, à la vie et aux travaux de ses deux regrettés confrères.

JEAN-LOUIS BURNOUF

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÈGE DE FRANCE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉTUDES

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ETC., ETC., ETC.

NÉ A URVILLE PRÈS VALOGNES LE 14 SEPTEMBRE 1775

MORT A PARIS LE 8 MAI 1844.

EUGÈNE BURNOUF

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES

PROFESSEUR DE SANSCRIT AU COLLÈGE DE FRANCE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DU BUREAU DU JOURNAL DES SAVANTS

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ETC., ETC., ETC.

NÉ A PARIS LE 8 AVRIL 1801

MORT A PARIS LE 28 MAI 1852.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

MM. BURNOUF, PÈRE ET FILS.

Dans les temps qui suivirent la renaissance de l'antiquité classique, lorsque les lettres étaient une dignité et l'érudition une puissance; dans ces temps de mémoire bien ancienne pour nous, où les traditions, les mœurs, les états se conservaient dans les familles comme par une loi d'hérédité, il n'était pas rare de voir le culte et les honneurs de la science transmis de père en fils avec le patrimoine, ou comme patrimoine unique et tenant lieu de tout autre. Ainsi brillèrent au XVIe et au XVIIe siècle, associés quelquefois par les travaux, toujours par la renommée, Jules et Joseph Scaliger, le grand Scévole et Abel, Scévole et Louis de Sainte-Marthe, Daniel et Nicolas Heinsius, Jean Dousa et ses trois fils, les deux Gronove, les deux Vossius, la double lignée des Burmann.

Cette noblesse de science, nous l'avons vue se renouveler dans la maison des Burnouf, le père s'étant créé sans secours domestique, par lui seul, un nom qui fut agrandi et illustré par le fils. De même que les sentiments et les études les unirent pendant la vie, qu'ils soient unis dans l'histoire, aujourd'hui du moins, par

cette commémoration que la famille académique consacre à ceux de ses membres qu'elle regrette et qu'elle honore. Il y aurait conscience à les séparer. Qui se flatterait d'avoir complètement loué le père et ses méthodes d'enseignement, s'il n'en montrait l'application la plus glorieuse, l'expérience la plus féconde dans l'éducation du fils? Et pour Eugène Burnouf, quel plus digne hommage peut-on lui rendre que d'accomplir sa suprême volonté? J'ai là sous mes yeux, je tiens en mes mains une lettre qu'il écrivait à ce sujet même lorsqu'il perdit son père, et dont je dois la communication au savant qui lui a succédé parmi nous[1] :

La mémoire de mon père, à laquelle vous avez rendu un hommage qui nous a vivement touchés, sera toujours mon bien le plus cher, et les hommes qui l'ont aimé seront pour moi des amis que j'aurai reçus de ses mains. Vous parlerai-je, monsieur, de ce que votre notice renferme de trop bienveillant pour moi? C'est encore à mon excellent père que je dois, je ne dis pas ce qui a pu me mériter vos éloges, mais le sentiment qui vous les a dictés. C'est cet homme dévoué à ses devoirs et aux siens que vous avez voulu consoler en exagérant le peu qu'a pu faire, par ses conseils et sous ses yeux, un fils qui donnerait ce que vous voulez bien appeler des découvertes, pour un seul des nombreux bienfaits que cet homme à jamais regrettable a répandus dans sa longue et modeste carrière.

Voilà l'expression de cette âme tendre et pieuse, qu'éclairait le rayon divin d'une haute intelligence; elle-même nous parle aujourd'hui. Et il me semble qu'elle peut m'entendre à son tour; il me semble que Eugène Burnouf, si les louanges de son père n'étaient mêlées à ce

1. M. Rossignol.

discours, me reprocherait de lui avoir dérobé une part des siennes, pour lui la plus sensible et la plus chère. Commençons par le récit qu'il aurait demandé lui-même de préférence.

Jean-Louis Burnouf naquit, le 14 septembre 1775, dans le petit village d'Urville, près de Valognes, et, comme si la Providence eût voulu ajouter un exemple de plus à tant d'autres déjà fameux, pour montrer ce que peuvent le travail et la conduite, elle plaça son berceau dans une chaumière de tisserand; et, afin que l'exemple fût de tout point accompli, il perdit en bas âge ses parents, qui ne lui laissaient pour héritage que leur indigence. Je me trompe, il recueillit d'eux fidèlement un bien qui fut une des origines de sa fortune, l'impression profonde, ineffaçable des leçons vivantes de probité, d'application laborieuse, de patience.

Ils étaient huit orphelins; ce fut un partage entre les membres de la famille, et il échut à un oncle, qui ne se doutait pas alors qu'il préparait à sa vieillesse les soins et la tendresse d'un fils dont il serait fier un jour. Mais que pouvait cet oncle au delà du toit et du pain? Par une faveur du ciel, à Saint-Cyr en Normandie, village voisin du leur, vivait retiré, mais non pas oisif, un vénérable émérite de l'Université de Paris, le bon et savant Gardin Dumesnil. Il connut l'orphelin par un de ces hasards qu'il savait trouver, parce qu'il les cherchait. Le connaître et s'intéresser à lui, ce fut tout un. Il le fit élever dans une école qu'il avait fondée lui-même à ses frais pour l'instruction de première nécessité des enfants pauvres, et dans laquelle il y avait même, pour ceux qui annonçaient quelques dispositions supérieures, des leçons élémentaires de latin très bornées. Le sage bien-

faiteur ne voulait point exciter des vocations factices, des ambitions décevantes, mais ramasser et sauver des germes de talent abandonnés, qui se seraient perdus faute d'abri et de soleil pour éclore. Ces germes se développèrent bien vite chez le jeune Burnouf, et l'ancien professeur de rhétorique du collège d'Harcourt, l'ancien principal du collège Louis-le-Grand se mit à enseigner lui-même le latin au petit villageois. Puis, quand il l'eut conduit assez avant, il lui procura une place de boursier dans le collège même où son souvenir était encore présent et puissant. Le client se montra digne du patron, et les anciens collègues de Gardin Dumesnil reconnurent le maître dans le nouvel élève. C'était en 1788. Il fallait qu'il se hâtât de terminer le cours de ses études. L'orage approchait; il ne tarda pas à gronder, sans troubler toutefois le jeune Burnouf dans la paix de son asile et la sécurité de ses travaux, qu'il couronnait en 1792 par des succès éclatants. Dès sa première année de rhétorique, il avait effacé tous ses émules, les vétérans comme les nouveaux, et il avait remporté l'avant-dernier prix d'honneur de l'ancienne Université. Sa vétérance fut moins flatteuse pour l'orgueil, mais non moins fructueuse en réalité; il étendit et approfondit ses connaissances acquises, et s'affermit dans l'estime et l'affection de ses maîtres. Son sort était désormais assuré, si celui des établissements universitaires avait pu l'être.

Le jour de la distribution des prix amenait le terme de son séjour gratuit au collège. Le pauvre jeune homme se trouvait, au sortir de la cérémonie, sans demeure et sans ressources, avec sa gloire et ses couronnes. Des couronnes, quelles qu'elles fussent, n'étaient pas un gage de fortune le 22 juillet de l'an 1793.

Encore, s'il avait pu retourner dans la maison de son

protecteur! Il s'y serait présenté avec confiance, lui disant : « Me voilà! » Mais Gardin Dumesnil, suspect d'incivisme, avait été forcé de fuir sa patrie, où il ne rentra, dix ans après, que pour rendre sa dépouille mortelle à la terre natale.

Quelques-uns des camarades du jeune Burnouf, en partant pour les vacances, le rencontrèrent prêt à partir aussi, mais sans espoir et sans but. Eux, ils avaient encore leur père, leur mère, une famille, le foyer domestique, les champs paternels. Pour eux, les vacances, c'était le délassement, la joie; mais lui, qu'allait-il devenir? Cet âge n'est pas toujours sans pitié, surtout sans instinct généreux, et une hospitalité cordiale et délicate fut le premier témoignage d'estime offert à son mérite. Mais le fils du tisserand avait le cœur noble et fier; il lui semblait que, s'il jouissait trop longtemps de cet honorable accueil, il cesserait d'en être digne.

Cependant, par un décret du 15 septembre, les *collèges de plein exercice*, en même temps que *les facultés de médecine, des arts et de droit, venaient d'être supprimés sur toute la surface de la République*. Ce sont les termes du législateur. « Il ne s'agit pas, disait-on encore, de décréter un plan d'éducation, mais bien de chasser des collèges l'aristocratie qui y règne, et d'élever à la place de l'Université des écoles d'arts et métiers[1]. »

On détruisait, en effet, l'aristocratie des lettres et de la science; mais on n'élevait point d'écoles.

Le jeune Burnouf se déroba aux instances de ses amis et de leurs familles qui s'efforçaient de le retenir. Peut-être en ce moment, parmi ses souvenirs classiques dont

1. *Moniteur* du 19 septembre 1793, p. 1110.

il avait l'imagination si remplie, se redisait-il à lui-même ces paroles de Sénèque : « Voici un spectacle digne des regards de la Divinité : l'homme de bien aux prises avec la mauvaise fortune. » Que le conseil lui vînt du philosophe ou d'une inspiration naturelle et spontanée, sa résolution était prise; il se jeta sans hésiter dans les hasards et les misères que lui présentait confusément un sombre avenir.

Quel métier prendre? car il lui en fallait un. Celui d'imprimeur, comme le moins étranger à ses goûts littéraires, lui vint à l'esprit le premier. Mais ce n'était pas plus le temps d'imprimer des livres que d'en faire; et que pouvait espérer l'apprenti, quand les habiles même voyaient leur gagne-pain leur échapper? Alors, quoiqu'il n'en eût point l'âge, ni la force, encore moins la stature, il voulut se faire soldat, et se rendit à Dieppe où l'on s'enrôlait. C'est une chose à remarquer chez lui que cet instinct de résistance à toute objection dans le choix d'un état pour vivre.

Par bonheur, l'officier de recrutement auquel il s'adressa était humain et intelligent : il comprit bien vite quel dommage ce serait d'envoyer un tel volontaire au feu de l'ennemi, et que la patrie pouvait tirer de lui un meilleur parti pour son lustre que pour sa défense. Il le fit entrer dans les bureaux de la municipalité.

On croira sans peine qu'il y fut remarqué. Ses chefs lui donnèrent beaucoup de travaux, quelques éloges, et fort peu d'argent, moins que le nécessaire, et, qui pis est, en papier. Ces distinctions stériles l'exposèrent au danger d'une tentation redoutable. Un personnage puissant dans ces jours de terreur, Fouquier-Tinville, dit-on, de séjour à Dieppe, fit attention à lui, et lui proposa de l'emmener à Paris, de le placer dans les bureaux

du Comité de salut public. Il y avait à délibérer. La faim et le dénûment, et l'ambition par-dessus, pesaient d'un côté dans la balance; sa conscience fit contrepoids de l'autre. Depuis la sanglante journée du 31 mai, il s'était rangé du parti des vaincus; il refusa. Et quelle existence il menait en ce temps-là! Lui-même l'a retracé dans une lettre d'intime confidence qu'un ami a conservée : « Allant nu-pieds, dit-il, faute de souliers, logeant dans un misérable garni faute de chambre, mangeant dans une misérable gargote, où je mourais de faim faute d'argent, m'ennuyant beaucoup, et regrettant Paris et le collège d'Harcourt. » La fortune lui montra le retour à Paris sans le séduire; c'est qu'il n'aurait plus osé passer devant la porte de son collège d'Harcourt, ramené par un tel protecteur.

Il lui devenait pourtant impossible de vivre ainsi plus longtemps. Telle était sa détresse, qu'il regarda comme un bonheur qui passait son attente d'entrer commis au service d'un marchand de salaisons. Le vivre et le gîte assurés, avec 600 fr. d'appointements! c'était la richesse.

Il se mit donc à l'œuvre, enregistrant les tonnes et les paniers à l'entrée et à la sortie, et même aidant de sa personne à les ranger dans le magasin, sans indignation, sans murmure contre les hommes et contre le sort. Ne savait-il pas que le philosophe Cléanthe avait tiré de l'eau comme mercenaire d'un jardinier; que Plaute, le grand poète, avait tourné la meule d'un moulin? et (un exemple tout près de lui) la tradition du collège d'Harcourt ne disait-elle pas que La Harpe, alors si célèbre, avait balayé les classes avant de les remplir du bruit de sa jeune renommée?

Une fois que les angoisses du présent jointes aux sou-

cis du lendemain eurent cessé de le troubler, les distractions lui étaient permises. Dès qu'il avait fini sa tâche, il relisait avec délices ses livres de classes et ses livres de prix, unique bagage qui ne l'eût pas quitté pendant les traverses de sa petite Odyssée. Il trouva le moyen de l'accroître encore du fruit de ses épargnes. Quoique le négociant ne pût s'empêcher de rendre justice à son assiduité, néanmoins, à le voir, aussitôt son labeur achevé, étudier avidement son grec et son latin au lieu de se reposer, pour revenir plus frais et plus dispos à la besogne, ou de perfectionner son écriture et ses chiffres, il se disait, haussant les épaules de pitié : « Pauvre garçon! il ne fera jamais rien. » Mais il eut occasion un jour de se douter que ces vanités du bel esprit pouvaient servir à quelque chose.

Dans un voyage à Paris, ses affaires le mirent en relations assez fréquentes avec une veuve jeune et riche. De retour à Dieppe, il entretint une correspondance à laquelle n'étaient peut-être pas étrangères des vues d'intérêt dont on ne parlait pas, mais où l'on parlait beaucoup d'intérêts plus tendres, et dans un langage très persuasif. M. Burnouf tenait la plume. Le négociant usait de cet artifice en toute sécurité de conscience; après tout, ce qu'écrivait son commis lui appartenait, il ne livrait que ce qu'il avait payé. Le commerce épistolaire eut pour conclusion un mariage, et la maison de Dieppe fut transportée à Paris. M. Burnouf y suivit son maître; car c'était bien un maître, exigeant et impérieux. L'ingrat ne souffrait qu'avec peine que ce même esprit, auquel il devait en grande partie son bonheur, prît un peu de cette nourriture si nécessaire à qui en a goûté les douceurs. Il lui reprochait de ne pas prendre cœur à son état, et de s'appliquer à des futilités. Il y a quelque

chose que la supériorité de fortune ne pardonne pas, c'est la supériorité intellectuelle.

Douze années de la jeunesse de M. Burnouf, ordinairement les plus riantes de cet âge, se consumèrent ainsi dans un perpétuel combat des instincts de l'esprit et des nécessités de la condition, dans l'asservissement des goûts aux devoirs; douze années cependant qui ne furent point perdues pour la science, car on a retrouvé dans ses papiers des traductions et d'autres essais de ce temps-là; douze années qui ne furent pas perdues surtout pour l'éducation d'une âme bien trempée, que la lutte grandit et fortifie. M. Burnouf y acquit, par l'habitude de contenir toujours ses besoins et ses désirs dans une mesure inférieure à ses ressources, et de chercher sa félicité dans des régions élevées et pures, la plus grande des puissances, la plus haute des dignités, l'indépendance morale de l'homme de bien, qui sait allier avec le respect de l'autorité légitime et sage le mépris de l'injustice et de l'injure, en quelque rang que le hasard eût placé ceux qui auraient voulu les faire tomber sur lui.

Enfin, un rayon de liberté vint luire sur le pauvre esclave et rompre sa chaîne. Un de ses amis, un de ses anciens condisciples, qui lui survit encore à présent, vénérable débris du vieil enseignement universitaire, M. Auvray, fut son libérateur malgré lui, en le donnant à l'Université. Un tel présent égalerait les nombreux services qu'il a rendus lui-même à la jeunesse, et dont tant de familles se souviennent encore aujourd'hui.

En 1805, il laissait vacante, au lycée Charlemagne, une place de professeur suppléant de seconde, et vint offrir sa succession à son ami; il le proposait à M. Gueroult, autrefois leur professeur au collège d'Har-

court, maintenant proviseur. L'idée seule de passer de l'obscurité du comptoir à la lumière d'un grand lycée de Paris effrayait M. Burnouf : « Comment dicter aux autres des leçons? Se souvenait-il seulement de celles qu'il avait reçues? » Il fallut faire violence à sa modestie, et le prendre par trahison. M. Auvray alla le dénoncer au négociant comme coupable d'un projet de désertion, lui, le perfide embaucheur. L'invention était trop vraisemblable pour ne pas obtenir créance; il s'ensuivit une rupture, et la métamorphose du pauvre commis en un excellent professeur fut opérée, non sans quelque difficulté nouvelle d'où l'on aurait dû le moins en attendre. M. Gueroult craignait l'effet de l'air embarrassé de M. Burnouf, de son organe un peu sourd et surtout de sa petite taille sur le futur auditoire. Étrange erreur d'un maître si judicieux et si expérimenté! Les écoliers sont malins, mais justes; quelquefois mutins, mais clairvoyants; ils ont un tact merveilleux pour deviner ceux qu'il leur est utile d'écouter, et un grand sens pour se soumettre à l'autorité de qui gouverne par le droit du mérite. Il eut bientôt fait reconnaître et accepter la sienne, qui ne cessa point de s'accroître d'année en année avec la richesse et la fécondité de son enseignement.

Il se rencontre ici une singulière conformité que je ne puis m'empêcher de remarquer, dans les commencements de la carrière de M. Burnouf, avec celle d'un des plus grands philologues de l'Allemagne, l'illustre Heyne : tous deux nés d'humbles artisans, et tenant de la bienfaisance des étrangers leur première éducation; tous deux supportant avec un admirable courage, un courage de prédestinés, les inquiétudes et les détresses d'une existence précaire; tous deux jetés brusquement

hors de leur voie, l'un par une révolution, l'autre par une invasion ennemie, et forcés de sacrifier, pendant de longues années, leur passion littéraire aux besoins de la vie, celui-ci dans le magasin d'un marchand, celui-là dans une intendance de domaine rural; tous deux enfin tirés soudainement de leur exil sur la recommandation de leurs premiers succès, dont quelqu'un s'était souvenu pour eux, et méritant leur fortune pour n'avoir jamais désespéré d'eux-mêmes.

M. Burnouf eut le bonheur d'assister et de pouvoir aider pour sa part, plus importante que notoire alors, à la renaissance de l'Université, non plus limitée au ressort de Paris, mais embrassant désormais l'empire français tout entier.

C'était une époque de réédification sociale; une main puissante, tandis qu'elle consacrait par les lois les conquêtes de la révolution dans l'ordre civil, venait réparer les ruines que cette révolution avait faites en confondant, en renversant, avec les tours féodales et les bastilles, les colonnes de l'État.

La démocratie s'est toujours pressée d'exiger l'instruction pour tous, mais d'en faire déchoir en même temps le niveau, parce qu'elle prend en haine les parties élevées de la science, où ne peut atteindre que le petit nombre, et en dédaigne les spéculations pures, n'estimant que ses applications pratiques et son utilité matérielle; instinct d'orgueil envieux, et de sensualité grossière, qui tend à l'abaissement des nations par les recherches du bien-être, par l'ostracisme des intelligences privilégiées, lesquelles font seules la grandeur des peuples dans l'histoire et leur supériorité dans le monde.

L'empereur Napoléon voulut créer ce qui avait man-

qué aux républiques de l'antiquité, de même et plus encore qu'aux monarchies modernes, un système d'instruction publique, l'éducation par l'État, grande sous une direction éclairée, forte et contenue sous une ferme discipline, animée par le concours sans concurrence et sans jalousie de la religion, des lettres, des sciences et des arts, sous la loi égale pour tous de l'utilité commune et de l'honneur national; sage et libérale organisation, qui ouvrait toutes les carrières à tous et offrait tous les degrés de lumières à chacun selon son libre essor; qui rattachait le présent au passé, en recueillant, en attirant à soi les restes précieux des anciennes corporations savantes, et dont l'avenir était assuré par la fondation de cette École normale, depuis si féconde en hommes de talent, de savoir, de devoir, et qui, après quarante années de rudes épreuves, demeure toujours vivace par l'esprit et justement fière de sa couronne de noms honorables, parmi lesquels les illustres ne manquent pas.

Dans ce temps, l'Université avait pour chef le roi de l'éloquence officielle dans le silence de l'éloquence politique, le gardien élégant et pur du goût et des doctrines classiques du XVIIe siècle, M. de Fontanes, auprès de qui siégeaient, dans le conseil, des prélats tels que M. de Villaret et M. de Bausset, des savants tels que de Jussieu, Delambre, Cuvier, qui, tenant eux-mêmes une grande place dans la littérature, voulaient, eux aussi, que la part fût grande pour les études littéraires.

Lorsque l'École normale s'ouvrit, le premier maître de conférence nommé fut M. Burnouf, et, la même année, il succéda dans la chaire de rhétorique du lycée impérial à Luce de Lancival, l'auteur fortuné de la *Mort d'Hector*, le brillant professeur, dont il avait failli être le vainqueur dans un concours fameux. L'autorité

universitaire avait décidé que, dans tous les lycées de l'Empire, le même jour, il serait prononcé un discours latin pour célébrer le mariage de Napoléon et de Marie-Louise; un prix était offert à l'orateur le plus éloquent, s'il était à la fois le plus parfait latiniste. On m'a conté que le jury, composé de cinq membres choisis entre les plus hauts dignitaires du corps enseignant, avait d'abord décerné le prix à M. Burnouf, mais que de puissantes réclamations, se fondant sur la présence du chef de l'École normale dans le jury, firent procéder à un nouvel examen des ouvrages, avec l'adjonction de deux membres nouveaux : Luce de Lancival fut alors couronné; mais il mourut, le lendemain de la solennité, enseveli dans ses triomphes du théâtre et du collège. On avait interdit la publication de tout autre discours que celui du lauréat, qui eut l'heureuse pensée de léguer à un de ses élèves, depuis le maître des maîtres, le soin d'imprimer son œuvre; et l'impression, sous un tel éditeur, justifia le jugement définitif.

M. Burnouf ne tarda pas à prendre une éclatante revanche, dans la distribution des prix du concours général de 1812, où, par un heureux à-propos, il présenta le tableau imposant de la formation, du développement, des destinées de l'Université impériale, avec toute la magnificence et toute la pureté du langage romain.

Peu d'années après (1817), la double désignation de l'Académie des inscriptions et du corps des professeurs l'élevait à la chaire d'éloquence latine au Collège de France. Sa force suffisait à tout ce labeur, son zèle à tous ces devoirs, sa docte sagacité à tous les degrés de ce triple professorat, qui produisait plus de fruits que de fleurs, et dont on n'estimerait au juste la valeur et la

fertilité que si l'on pouvait compter tout ce que ses auditeurs en ont emporté dans leur mémoire, pour le répandre à leur tour dans leurs leçons et dans leurs livres.

A présent qu'il est parvenu à conquérir sa place et son rang en ce monde, le récit s'arrête. Dans cette vie jadis traversée par tant de vicissitudes et d'infortunes, désormais si pleine et si calme, dévouée tout entière au professorat comme à un sacerdoce, il n'y a plus d'événements. On ne voit qu'un seul fait continu, toujours le même, toujours égal, le travail du savant, que suit d'un cours tranquille et invariable le progrès de l'estime universelle, comme un fleuve perpétuellement accru par de nouveaux affluents.

Les époques dans cette partie de ma notice ne seront plus marquées que par des ouvrages classiques.

Le premier qui fonda la réputation de M. Burnouf, le plus humble par sa destination, le plus éminemment utile par les résultats, et qui lui a procuré le succès le plus populaire et le plus durable, ce fut la grammaire grecque, dont toutes les générations qui ont passé dans les collèges depuis 1813 ont gardé le souvenir; œuvre capitale, qu'il compléta dans la suite par la grammaire latine, conçue dans le même esprit et sur le même plan.

Il avait appris par expérience, comme écolier et comme maître, de quelles entraves des pratiques erronées et vicieuses embarrassaient l'instruction élémentaire, et dans quelles ornières elles forçaient les enfants à se traîner sans reconnaître la route. Appelé à former de jeunes professeurs dans les conférences de l'École normale, il sentit plus vivement la nécessité, non seulement de leur montrer le but, mais de leur tracer un itinéraire et d'ajouter la loi écrite aux préceptes journa-

liers. Les bonnes grammaires font les bonnes études, moins par la leçon que les enfants y apprennent eux-mêmes que par les directions qu'elles impriment à l'enseignement.

Ici, l'importance de la réforme opérée par un livre ne se mesure pas tant à la grandeur de la doctrine qu'il renferme qu'à l'étendue de l'action qu'il exerce et au nombre de ceux qui en reçoivent le bienfait. Plus de cinquante éditions (à combien de milliers d'exemplaires!) ont été épuisées en moins de quarante ans. Il est vrai que le livre s'adresse à des lecteurs qui en font une active consommation; non pas qu'ils se plaisent, selon le précepte du poète, à le feuilleter nuit et jour; mais c'est qu'ils le ménagent en proportion seulement de l'amour qu'ils lui portent. Ingrats aujourd'hui, leur reconnaissance n'est que différée. Quoique nous soyons bien loin du temps où l'on embrassait les savants pour l'amour du grec, et qu'il y ait encore des gens qui l'embrasseraient volontiers pour l'étouffer, Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, Thucydide et Tacite, et tous les immortels génies de l'antiquité classique, demeurent et demeureront encore longtemps, il faut l'espérer, la base de l'éducation libérale, comme le type avoué du grandiose et du beau chez les nations civilisées; et tant que ces dieux auront chez nous des autels, c'est M. Burnouf que les jeunes initiés rencontreront à l'entrée du temple, et qui leur en ouvrira les portes.

Dans le petit volume d'un simple manuel d'école se résolvait une grande question d'éducation générale, d'entendement humain, de morale. Peut-on traiter l'enfance comme une matière plus ou moins ductile, sur laquelle des empreintes de règles et de formules souvent fautives s'inculquent successivement par l'effort réitéré

d'un travail mécanique? ou n'a-t-on pas plutôt affaire à des mémoires intelligentes, qui peuvent procéder par analyse et par raisonnement du connu à l'inconnu, de l'élément à la composition, se rendre un compte exact de l'essence, des fonctions, des rapports de toutes les parties du langage, écarter les fausses hypothèses, et affermir en soi les connaissances acquises par la démonstration des principes qui les régissent? La méthode substituée à la routine mêle ainsi aux leçons de rudiment un cours de logique, et par une philosophie naturelle et inaperçue l'homme contracte dès les premiers pas l'habitude de la réflexion et de l'examen.

M. Burnouf, par la force de l'évidence et de l'utilité, par la clarté et la simplicité de son système, remporta un insigne avantage, que la grammaire latine de M. Gueroult, son maître, malgré l'autorité du nom et de la position, n'avait point obtenu; il fut tout d'abord réformateur. Sa modestie se serait effrayée d'un pareil titre. Il s'efforçait, au contraire, de renier tout mérite d'originalité et de placer son travail sous la protection de quelques grands noms. Il y a des temps dans la vie des écrivains et des savants où l'on a besoin de se dire imitateur pour faire accepter sa propre initiative; il y en a d'autres où l'on peut donner des idées d'emprunt pour des créations. C'est la différence d'une réputation à faire avec une réputation faite. Le jour ne tarda pas à venir pour M. Burnouf où il servirait à son tour de modèle et d'autorité.

De même que tous les hommes dont un rude labeur, sous la direction d'un jugement ferme et droit, a mûri et accompli lentement, mais sûrement, les ouvrages, et qui s'y attachent comme à un bien dont ils ont chèrement acheté la possession, comme à des vérités dont ils

ont la conscience profonde, M. Burnouf ne souffrait pas aisément la contradiction ni la concurrence. Mais il s'appliquait à se perfectionner, à se surpasser lui-même, pour maintenir sa supériorité sur les autres.

C'est ainsi que dans une célèbre édition d'auteurs classiques latins, qui se fit au commencement de ce siècle, entre les habiles collaborateurs que l'auteur de l'entreprise s'était associés, M. Burnouf s'éleva au-dessus de tous à une longue distance, même des premiers après lui. Son travail sur Salluste est un chef-d'œuvre où la plénitude de l'érudition allemande s'allie à la justesse et à la précision de l'esprit français; rien de superflu, tout le nécessaire; discussion des textes, éclaircissements historiques, remarques de philologie comparée et de critique littéraire; commentaire, en un mot, bien rare en son espèce, qui explique toutes les difficultés sur lesquelles on l'interroge, sans donner jamais des explications qu'on ne lui demandait pas.

Non content de commenter ces auteurs avec une parfaite érudition, il a su les traduire en écrivain élevé à leur école.

Une excellente copie française d'un beau tableau d'histoire littéraire, cette large peinture de l'éloquence romaine, que Cicéron offre dans son traité *de Claris oratoribus*, obtint à M. Burnouf, en 1821, des suffrages unanimes. Bientôt après, les *Catilinaires* et la harangue pour le tribun Sextius, défenseur du parti de l'ordre au milieu de l'anarchie qui précéda et amena le despotisme des Césars, et plusieurs plaidoyers fameux du grand orateur et ses préceptes sur le gouvernement proconsulaire adressés à son frère Quintus, furent rendus en français avec un égal bonheur. Puis il s'attaqua aux écrivains du premier âge de la décadence, moins corrects et moins

purs, et affectant davantage les finesses épigrammatiques et les brillants artifices du langage; il fit preuve alors d'une souplesse de talent aussi remarquable que son profond savoir dans la version du panégyrique de Trajan et dans celle des œuvres de Tacite.

Mais le métier des traducteurs est un métier ingrat. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent prétendre tout au plus qu'à l'estime, jamais à la gloire. Il y eut un temps en France où la traduction des auteurs anciens fut beaucoup plus en honneur, précisément lorsqu'elle le méritait le moins. Par un retour contraire, le public est devenu de plus en plus superbe et dédaigneux pour elle, à mesure qu'elle s'est perfectionnée. On ne saurait le nier, quelque opinion qu'on se forme sur la question en général, la traduction des classiques est une des branches de l'art d'écrire qui ont fait le plus de progrès de notre temps; celle peut-être qui a pris, par comparaison avec le siècle précédent et même avec le XVIIe siècle, la supériorité la plus incontestable. Depuis les belles infidèles de Perrot jusqu'aux médiocrement fidèles de l'abbé Collin et de l'abbé Paul, à qui, de plus, la beauté manquait, on s'était figuré que traduire les anciens c'était choisir un texte, comme le musicien un thème, à des variations plus ou moins libres, et que, dans cette licence d'amplification, l'on pouvait suppléer au défaut de l'expression propre en multipliant les à peu près, et à la justesse des tours en arrondissant la période.

Quelques tentatives d'illustres écrivains, vers la fin du siècle dernier, quoique sans beaucoup de succès et sans persévérance, indiquèrent du moins la route où il fallait entrer. Rousseau et d'Alembert, sans offrir une théorie, firent la loi nouvelle des traducteurs, qui les obligeait à rendre toute la pensée et rien que la pensée

de l'original avec une exactitude animée, l'esprit et la lettre à la fois, la substance et la vie des écrits.

De leur école sortit, préparé pour se mesurer comme eux avec Tacite, un athlète assez vigoureux pour n'être point lassé avant le temps par ce rude jouteur, assez modeste pour n'être point tenté de quitter la partie et d'aller seul après des commencements heureux, et à qui ce grand travail ouvrit les portes de l'Académie française, M. Dureau de la Malle, un nom cher et honoré aussi dans notre Académie. M. Burnouf a pu le surpasser sans le faire oublier. Ils se partagent l'honneur de représenter, chacun à leur manière, l'historien des empereurs, de la Germanie et d'Agricola, autant qu'il est possible aux traducteurs de donner un démenti au proverbe italien.

Si les traducteurs se flattent et si les critiques leur demandent de reproduire dans une sorte de transfiguration vivante, avec une ressemblance parfaite, le mouvement, la physionomie, la vigueur ou la grâce d'un homme de génie, comme s'il n'avait fait que changer la couleur de son vêtement; c'est une injustice chez les uns, une illusion chez les autres. Autant vaudrait s'imaginer que le plus beau jour des bords de la Tamise vous représentera le soleil de Naples ou d'Athènes. Les traductions ne remplacent que l'auteur médiocre, jamais le grand écrivain. Serait-ce un paradoxe de dire, du moins en ce qui concerne les anciens, qu'elles servent plus aux lecteurs qui ont fait déjà des progrès dans les deux langues qu'à celui qui ne les entend pas du tout? En effet, de même que l'interprétation la plus instructive d'un poème dramatique se trouvera dans la diction savamment accentuée, variée, modulée d'un comédien habile, de même une bonne traduction sera

le commentaire le plus fin et le plus pénétrant, et, qu'on me passe la petite pédanterie du néologisme, la meilleure leçon d'esthétique pour qui saura la comprendre. Dans ce duel où il s'agit de contraindre l'auteur à subir le changement de son langage antique en une langue moderne, le traducteur n'aborde point son adversaire avant d'en avoir étudié longtemps, profondément, l'art et le caractère dans le moindre détail. C'est alors qu'il tâche de le saisir et de s'en rendre maître; et il parvient, tantôt par la difficulté vaincue, tantôt par l'effort même qui n'a réussi qu'à demi, sinon à rendre dans toute leur énergie, du moins à faire ressortir, à indiquer d'une manière sensible l'expression saillante, les intentions, les nuances, les délicatesses qui nous auraient échappé dans une lecture courante et moins réfléchie. S'il venait un temps où les traductions des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ne rencontreraient plus que des gens à qui la langue originale fût tout à fait étrangère, une de leurs fins les plus élevées leur manquerait, l'éducation des esprits pencherait vers la décadence.

M. Burnouf était un de ces doctes, ingénieux, puissants commentateurs, dans ses belles et fidèles traductions; et il les entourait d'un cortège de notes historiques, complément si intéressant et si bien adapté, qu'il semblait réparer un oubli de l'auteur même.

S'il fallait me prononcer entre les deux traducteurs de Tacite, à ceux qui ne sauraient converser avec lui que par l'intermédiaire d'un trucheman français, et qui doivent se contenter de prendre une idée générale du fond de sa narration et des allures de son esprit, comme on retrouve une peinture de Michel-Ange dans une gravure où l'artiste s'est attaché à marquer vigoureusement l'ensemble et le mouvement des figures, je conseillerais

la lecture de M. Dureau de la Malle; à ceux qui voudraient étudier les pensées à demi voilées et le langage expressif de Tacite, à l'aide d'un moniteur qui leur ferait observer la signification et la valeur des éléments de chaque phrase, comme le moulage pris sur la personne, après que la vie s'est retirée, reproduit les traits du visage avec les moindres accidents, à ceux-là M. Burnouf est nécessaire.

Un homme qui ne manquait pas d'instruction, mais à qui vint l'inopportune fantaisie de retraduire Tacite après M. Dureau de la Malle et M. Burnouf, sans préparation suffisante, reprocha au dernier de manquer du sens politique indispensable en une telle entreprise, lui qui n'avait rien de politique, sinon une grande fortune qui le mettait en relation de dîners et de fêtes avec des hommes politiques, de plus, une très belle imprimerie, qu'il eut l'excellent esprit d'employer à d'utiles éditions, se gardant de la mettre au service des partis, et faisant très bien ses affaires sans trop se mêler de celles de l'État. Du reste, il ne prétendait nullement disputer à M. Burnouf l'avantage d'une qualité assez essentielle pour traduire un historien latin, celle de latiniste éminent, à laquelle M. Burnouf joignait un sens exquis de toutes choses. Il est vrai que, renfermé dans les devoirs de sa profession et les soins de la famille, il n'affectait en matière politique ni une grande science, ni même des opinions très prononcées; il n'avait que des principes, ceux-là constants, inébranlables.

Enfin, arrivèrent les récompenses suprêmes de ses travaux : en 1830, la première place d'inspecteur général de l'Université; en 1834, son entrée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mais, au milieu de ses prospérités, il lui fallut payer

encore une fois tribut à la fortune envieuse, un bien cruel tribut. Sa compagne, qui l'avait aidé à supporter le poids des mauvais jours, lui fut enlevée par une mort soudaine. La solitude de sa maison en deuil lui devint désormais insupportable. Ce n'était plus assez d'habiter dans le voisinage de son fils, qui était lui-même marié, et père depuis quelques années. Il alla s'établir chez lui pour retrouver la vie du foyer domestique. On m'a permis de visiter cet appartement où ils vécurent longtemps encore ensemble; les cabinets des deux savants, séparés seulement par une porte toujours ouverte, où l'on se trouvait si heureux de travailler l'un auprès de l'autre, où l'on s'inspirait réciproquement sans se parler, où l'on s'entr'aidait quelquefois sans se distraire, et d'où l'on partait de compagnie, tous les vendredis, pour la séance de l'Académie.

Il n'est pas rare de rencontrer des pères qui, dans l'âge de la vaillance, souhaitent, comme Hector, que leur fils les surpasse un jour, un jour encore lointain. Il s'en trouve bien peu qui, à l'heure du déclin, se félicitent d'être surpassés. Combien nous semblait touchante la joie sans arrière-pensée du septuagénaire, si heureux d'avoir son fils pour doyen à l'Institut, de voir la grande place que ce fils y occupait, et de n'être son égal que par la loi de la confraternité académique!

Il est vrai que M. Burnouf pouvait revendiquer sa part dans les succès de son fils. C'était lui qui l'avait initié aux exercices, aux analyses, à la philosophie des grammaires comparées et de la grammaire générale. Quel maître eut cet enfant! Mais aussi quel disciple eut ce maître!

Eugène Burnouf était né sous un toit étranger, dans l'ergastule du négociant, le 8 avril 1801; mais à peine

commença-t-il à se connaître, qu'il n'avait plus à être témoin ni à souffrir sa part de ces misères. Tout souriait autour de lui, chez lui; tout respirait l'allégresse dans le bien-être de la fortune présente, dans la sécurité de l'avenir garanti par le mérite et le courage. Le père de famille venait d'être rendu à la dignité de sa vocation, à sa patrie littéraire, à sa liberté studieuse; et l'enfant, plus favorisé que lui, n'eut pas à recevoir du secours d'autrui le bienfait de l'éducation; il trouvait dans la maison paternelle le maître qu'il eût choisi entre tous, s'il avait eu à choisir.

Ses progrès furent brillants et rapides, mais non hâtés prématurément, par urgence et par contrainte. A un tel disciple, il n'était pas besoin de l'instance du pédagogue; et un tel mentor voulait que, dans cette intelligence dont il observait avec bonheur les qualités rares et la vigueur naissante, l'instruction fût le fruit du libre amour d'apprendre. Hélas! Eugène Burnouf n'a que trop bien rempli, trop persisté à remplir, à dépasser de tels vœux.

Son père, attentif à interroger tous ses instincts précoces et à leur offrir les objets d'application les plus divers et les plus solides, le conduisit, en sortant du collège, aux leçons de l'École des chartes. Elle n'existait alors qu'en germes, en rudiments, et ne laissait point soupçonner, ne soupçonnait pas elle-même les heureux développements que son organisation recevrait un jour et qui l'ont placée, depuis quelques années, au rang des établissements les plus notables d'instruction publique. Toutefois les conversations, je ne dirai pas les cours, du savant abbé Lespine, et les essais de lectures paléographiques sous sa direction, avaient bien quelque analogie avec les déchiffrements d'autres manus-

crits dont le jeune étudiant devait un jour pénétrer les obscurités; et ce fut pour lui, sans qu'il s'en doutât, comme une gymnastique préparatoire pour des travaux plus ardus.

Il suivit, dans le même temps, les cours de l'École de droit avec plus de persévérance et d'éclat, et il y signalait la fin de ses exercices par une thèse dont elle a gardé le souvenir. Ainsi s'ouvrait devant lui la carrière du barreau, où son père désirait l'engager, et à laquelle paraissaient l'appeler ses facultés brillantes et solides. Mais, par les habitudes de la maison, par les entraînements involontaires et continuels des discours et des exemples, M. Burnouf déconcertait lui-même ses projets pour l'état de son fils. Tous les entretiens roulaient sur la philosophie du langage, sur les grammaires comparées, sur l'histoire de la parole; et le jeune élève en droit y prenait un plaisir singulier, et s'y faisait déjà remarquer par la sagacité de ses réflexions et de ses aperçus.

C'était le temps où M. de Chezy venait d'inaugurer l'enseignement public du sanscrit en Europe. M. Burnouf père se fit aussitôt le plus assidu de ses disciples, et en 1819, dans la sixième édition de sa *Grammaire grecque*, il déposait le fruit de ses récentes études, révélant à ses collègues de l'Université la communauté d'origine des dialectes helléniques avec le sanscrit. La révélation se faisait aussi pour Eugène Burnouf, et l'inspiration s'ensuivit, et le changement des desseins pour l'avenir. Son père ne voulut pas le contrarier, et c'eût été un irréparable dommage pour la lumière des lettres qu'il en fût arrivé autrement. Les avocats ne manqueront jamais aux passions des plaideurs et à la gloire de l'éloquence; mais l'érudition ne rencontre pas aussi

aisément de ces esprits merveilleusement doués, et, par fortune rare, unis à un caractère de modestie et de constance qui les élève et les maintient dans les régions supérieures aux tentations d'intérêt et d'ambition, auxquelles les exposerait plus que d'autres l'énergie même de leurs éminentes facultés.

Depuis la Renaissance, la France n'a point cessé de porter en tête des nations de l'Europe le flambeau des lettres orientales. A la France appartient l'honneur d'avoir créé cet enseignement spécial; à elle aussi, l'initiative des voyages à la recherche des monuments de l'écriture dans les contrées de l'Asie; à elle, les premiers essais notables de cette philologie appliquée à l'histoire : Postel, Bochart, d'Herbelot et leurs imitateurs, et les orientalistes du collège fondé par François Ier, noble lignée de noms célèbres ou dignes de l'être, qui gardèrent par des traditions constantes la prééminence des doctrines françaises durant plus de deux siècles! Le commencement de celui-ci a été encore pour elles une époque de rénovation et d'immenses progrès. Elles acquièrent alors, particulièrement dans les trois langues musulmanes, une autorité déférée par le consentement de l'Europe savante aux ouvrages lumineux, à la critique supérieure, à l'activité propagatrice du maître avoué de tous, le vénérable Silvestre de Sacy, de qui les Arabes eux-mêmes apprirent, avec une netteté et une précision dont ils ne se doutaient pas, les lois de leur grammaire et celles de leur poésie; Silvestre de Sacy, dont les encouragements font surgir autour de lui des générations capables de soutenir et d'étendre la gloire de son riche héritage. C'est à lui principalement, c'est à sa haute et puissante influence, qu'on dut, en ce temps, la création de deux chaires nouvelles au Collège de France,

celle dans laquelle Abel Rémusat devait avoir un successeur que l'Europe nous envie[1], celle où Chezy devait être effacé par Eugène Burnouf.

Je l'avouerai, au moment d'entrer dans le récit de cette vie si doctement laborieuse, je m'arrête effrayé de la grandeur du sujet et du néant de mon impuissance à louer, à juger, que dis-je? à connaître tout ce qu'elle a produit, tout ce qu'elle avait préparé.

Ce serait une témérité à moi, si ce n'était un devoir, de vouloir seulement en retracer une ombre. Mais, en présence d'un beau débris, d'un chef-d'œuvre interrompu par un événement fatal, tout homme, s'il n'est pas inculte et barbare, et s'il est averti par la renommée, admire ce qu'il contemple, et on lui permet d'exprimer son sentiment, plutôt que son opinion, surtout s'il s'éclaire du jugement des maîtres. Ainsi tout ce discours sera l'écho fidèle, quoique affaibli, de ce que d'autres ont pu dire avec l'éloquence de l'amitié et l'autorité du savoir.

Les leçons de M. de Chezy achevèrent très heureusement de ruiner les projets de profession lucrative qu'on avait formés pour Eugène Burnouf. Son père avait commencé par mégarde et malgré lui d'en faire un philologue; M. de Chezy en fit un indianiste qui ne fut pas de son école.

Chezy, douce et mélancolique nature, imagination élégante et classique, s'était épris surtout des formes et de la poésie de ce langage qui lui semblait une émanation de l'Éden; et, soit esprit de système, soit désir d'attirer plus facilement son auditoire à cette littérature inconnue, il n'en montrait les beautés que parées de

1. M. Stanislas Julien.

gaze et de broderies, et il s'appliquait à ramener aux proportions et au dessin de la physionomie française ces étranges et gigantesques figures, substituant un idéal artificiel à l'idéal véritable.

Eugène Burnouf se proposa un objet plus viril et plus sérieux, il voulut rechercher les traces de la filiation des peuples, les liens de parenté entre l'Orient et l'Occident, et les titres héréditaires des races européennes, conservés dans les analogies des signes de la pensée; démêler et promulguer les lois de décomposition des idiomes originaires dans les langues anciennes et dans les langues modernes, retrouver enfin par la grammaire les grandes époques de l'histoire de la famille humaine.

A la fin du siècle dernier, l'Angleterre, grâce aux succès de ses armes et de sa politique dans la presqu'île du Gange, obtenait sur la France un avantage scientifique dont elle n'avait pas sans doute alors le loisir d'être sensiblement touchée. Elle devança la France dans la connaissance et la pratique de la langue sacrée des Hindous. A la suite des armées conquérantes, s'étaient établis les comptoirs de la Compagnie, puis, auprès et à l'ombre des comptoirs, l'école des indianistes. De 1780 à 1815 brillent des noms mémorables, William Jones, Wilkins, Colebrooke. Pas un nom français ne commence même à poindre à côté d'eux. Les premiers indianistes chez nous, comme en Allemagne, reçoivent un commencement d'instruction d'un Anglais sorti de l'école de Calcutta[1].

Nous dûmes à Eugène Burnouf de reconquérir la priorité dans plusieurs branches de cette science, et la supériorité à certains égards. Des dictionnaires, des

1. M. Hamilton.

grammaires, des livres en quelque sorte usuels, des traductions de poèmes, étaient le fruit d'un estimable labeur aidé par les brahmanes et borné à la littérature sanscrite. Ce qui avait été jusqu'alors le but final des études ne fut pour Eugène Burnouf qu'un instrument.

Il se sentait attiré et poussé vers les parties inconnues et les moins accessibles de la science, non par un caprice d'orgueil pour la difficulté à vaincre, ni par une manie d'innovation et de singularité, mais par la conscience en quelque sorte d'une obligation spéciale et personnelle, et par l'autorité d'une voix intérieure qui l'avertissait qu'il y avait là une vérité à découvrir, appréciable seulement au petit nombre, et enveloppée d'ombres si épaisses, cachée dans des profondeurs si abstruses que, pour l'atteindre ou seulement la poursuivre, il fallait un homme qui, à la vivacité pénétrante et à la ténacité invincible de l'esprit, joindrait une parfaite abnégation de la renommée facile et populaire.

Imaginons que dans un de ces pays lointains de la haute Asie, dont les habitudes de langage sont séparées des nôtres par la différence si profonde des systèmes d'écriture et de prononciation et des procédés de syntaxe et de grammaire, on entende parler de latin pour la première fois, et que pour la première fois on en lise, on en explique des exemples écrits; imaginons qu'un docte brahmane apprenne la vieille latinité d'une manière si nette et si sûre qu'ayant rencontré ensuite des manuscrits de théologie subtile, de scolastique obscure en langue italienne, il sache tout d'abord, à travers les altérations des radicaux, les déformations des désinences, les idiotismes de création relativement récente et les mélanges de sources étrangères, deviner les rapports originels des deux langues, puis détermi-

ner les lois de dégénérescence et de transfiguration de la première en la seconde, et enfin composer du dépouillement des manuscrits un dictionnaire et une grammaire, et reconstruire ainsi une langue ignorée chez lui : on admirerait un tel prodige de logique et de sagacité.

Voilà ce que fit Eugène Burnouf pour la langue palie, issue du sanscrit, comme l'italien du latin; voilà son coup d'essai à l'âge de vingt-cinq ans. Il faut dire qu'il s'était associé dans cette entreprise un de ses condisciples au Collège de France, nom célèbre aussi, M. Lassen, pour qui ne furent point interrompues dans la suite ses communications amicales et confidentielles.

Dès lors, Eugène Burnouf comptait entre les maîtres de premier ordre dans l'estime des juges compétents. L'Université voulut l'engager dans les rangs de ses professeurs, non pas pour un enseignement ordinaire, mais pour la fondation d'une chaire dont on n'avait pas encore eu l'idée, quoiqu'elle dût être la base et le couronnement de toutes les autres dans l'ordre des lettres, et qui se ferma cependant aussitôt après son rapide passage, faute de successeurs ou de soin d'en chercher. Elle ne devait se rouvrir qu'à vingt ans d'intervalle, de nos jours, grâce à une bonne inspiration des chefs de l'instruction publique, et se rouvrir doublée, agrandie, d'un côté, par les écrits et les conférences d'un jeune helléniste, déjà professeur éprouvé[1], de l'autre, par les leçons d'un septuagénaire que soutient et anime une vigueur juvénile, et dont le vaste savoir embrasse dans l'étude du grec toute une encyclopédie littéraire[2].

1. M. Egger, maître de conférences à l'École normale, aujourd'hui membre de l'Académie des inscriptions.

2. M. Hase, professeur de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris.

Eugène Burnouf, dans son cours de l'École normale, créa l'enseignement de la grammaire comparée en France. Le professeur était tout au plus l'aîné de son auditoire; il le domina tout d'abord, à défaut de l'autorité des ans, par l'ascendant de l'intelligence. Cette jeunesse de l'École, instruite assez pour acquérir l'instruction supérieure et définitive, et pour juger ceux qui la lui donnent, sévère, mais équitable, comme on l'est à cet âge, goûta avidement et reçut avec respect cette doctrine austère, forte et lucide. C'était pour eux la science nouvelle, dont ils n'avaient point vu d'exemple dans les livres, ni de modèle dans les cours publics, et qui leur offrait le double intérêt de la solidité du fond et de l'excellence de la méthode. Avec quel soin ils recueillaient dans leurs cahiers la substance de ces entretiens si utiles! Avec quelle fidélité ils se sont transmis de promotion en promotion et se rappellent encore cette tradition écrite, comme parole du maître et oracle de l'École!

L'épidémie de 1832 éprouva cruellement le Collège de France; trois de ses professeurs, dans la maturité de l'âge, du talent, des succès, trois inaugurateurs de cours sans précédents en Europe, succombèrent. Mais le sein de la France est inépuisable à réparer les désastres causés par les fléaux de la nature ou par les fautes des hommes : à Champollion, le révélateur de l'antique Égypte, succédait Letronne, l'interprète de l'Égypte grecque et romaine; à l'ingénieux Abel Rémusat, un homme qui a reçu du ciel le don des langues, et qui a pris le pas devant tous les sinologues de l'Occident[1]; à de Chezy, Eugène Burnouf.

Je n'ai pas eu le bonheur d'assister à son cours; mais

1. M. Stanislas Julien.

j'ai souvent ouï dire à ceux qui l'ont suivi qu'on ne connaît pas tout à fait Eugène Burnouf, quand on n'a point entendu cette parole tour à tour familière et élevée, aiguisée et douce, grave et passionnée, toujours claire, naturelle et facile; ces démonstrations sur des sujets obscurs, toujours compréhensibles aux cerveaux les moins ouverts; ces réflexions profondes et inattendues sur l'histoire du langage; ces aperçus vastes et nouveaux sur la marche de l'esprit humain; cette logique si forte et si agile à saisir les rapports les plus capricieux, les subtilités les plus fugitives, les fantaisies les plus rêveuses de la pensée indienne, que cette force devenait une beauté, cette agilité une grâce qui charmait l'auditoire en l'instruisant.

Mais l'instruction, qui semblait couler par un jet si naturel de cette source abondante, ne se livrait pas gratuitement à celui qui la prodiguait aux autres. De ces leçons qui se répétaient deux fois par semaine, il n'y en avait pas une qui ne lui coûtât sept ou huit heures de préparation : exemple à méditer pour qui, dans le ministère du professorat, se croirait dispensé d'un labeur assidu par la science acquise et par les dons de l'esprit. Eugène Burnouf continua ainsi vingt années, non seulement avec la régularité soutenue du devoir, mais avec la passion ardente de l'apostolat, pour un petit nombre d'auditeurs, ces apparentes improvisations, qui, par l'unité du plan et l'élégante correction du discours, furent comme un grand et excellent livre.

Pourquoi n'en a-t-il pas répandu dans le monde et conservé pour l'avenir quelques pages au moins par l'impression? Mais il était trop enfermé dans le silence laborieux de son cabinet pour se livrer aux distractions de la publicité. Et, quand il avait rempli son devoir de

professeur, la liberté des travaux de son choix ne se portait pas sur des terrains ameublis et préparés pour la moisson; il lui fallait des landes et des forêts sauvages à défricher.

Observons que pour lui s'effaçaient les différences de pays et de nations dans le domaine de la science; il n'y voyait que le patrimoine universel et indivis du genre humain, et il s'abstenait d'entreprendre ce qui lui paraissait bien entrepris ailleurs, soit par un sentiment de délicatesse à l'égard des personnes, soit pour éviter, dans l'intérêt commun, un double emploi des forces.

C'est ce qui détermina plus tard, lorsqu'il eut à choisir le sujet d'une publication sous les auspices du gouvernement, sa préférence pour un des Pouranas, à l'exclusion des Védas. Il n'était pas possible que l'Imprimerie impériale ne demandât pas à l'illustre professeur de sanscrit la traduction d'un ouvrage pour sa splendide collection orientale. Des savants d'Allemagne et d'Italie avaient commencé ou annonçaient les éditions traduites des principaux monuments de la littérature sacrée de l'Inde : tranquille de ce côté, il prit pour lui la part la plus humble et la plus fastidieuse, le Bhâgavata-Pourana, et il la traita comme si elle eût été la plus magnifique. L'exécution la rendit telle en effet.

L'école anglaise de Calcutta suivait et remplissait son sillon, depuis longtemps tracé, d'interprétation littérale et de grammaire pratique. D'autre part, s'était élevée depuis quinze ans l'école allemande de philologie comparative et de grammaire appliquée à l'anthropologie et à l'histoire. Guillaume Schlegel, Guillaume de Humboldt, M. Bopp, M. Lassen, avaient inauguré cette méthode nouvelle, où s'alliaient la critique et la philosophie, pour retrouver à travers les lieux et les siècles

la souche commune aux rameaux épars de la race indo-européenne.

Par une disgrâce heureuse de l'âge, M. Burnouf était tard venu dans ce concours; il n'y avait place pour lui qu'à la suite des premiers, et, de sa nature, il répugnait à se traîner sur les pas des autres. Il fallait chercher sa fortune dans une voie nouvelle; il la trouva.

Vers la fin du siècle dernier, la France délicate, voluptueuse et frivole de Louis XV s'entretint pendant quelques jours, les uns avec admiration, les autres avec une pitié railleuse, d'un savant, d'un héros qui, n'ayant pas assez de bien pour payer son passage aux Indes, s'enrôla dans une troupe de marine, puis traversa quatre cents lieues de pays inconnus et sans routes, sous le soleil des tropiques, souffrit la faim, la soif, le plus triste dénûment, plusieurs maladies ordinairement mortelles dans ces climats, les humiliations de la mendicité et de la servitude, lutta contre les périls et les dégoûts que lui suscitaient des haines superstitieuses, tout cela pour rapporter dans sa patrie les textes avec une traduction des livres religieux de la Perse antique. On aurait été moins surpris qu'il s'exposât à tous ces maux pour s'enrichir par le commerce des étoffes et des épices. Cependant, retrouver la langue et la littérature sacrée d'un peuple qui avait régné sur l'Asie et poussé ses conquêtes jusqu'en Afrique et en Europe, ressaisir en original des dogmes qui persistent encore au fond de l'Inde après tant de siècles, et qui se sont mêlés dans les grandes hérésies d'Occident au moyen âge, c'était un intérêt suffisant pour lui, et que la postérité a trouvé assez grand.

Anquetil-Duperron publia, en 1771, sa traduction du Zend-Avesta, et déposa à la Bibliothèque du roi dix-huit manuscrits zends, ou pehlvis, qui devaient

servir à vérifier l'exactitude de sa version; car il voulait, avant tout, uniquement la vérité, qu'elle vînt de lui ou par un autre, dût-il encourir les rigueurs de la critique. L'amour-propre d'écrivain, les récompenses de la renommée n'arrivaient pas jusqu'à son âme. Il ne se dissimulait point qu'il n'avait pas pu en savoir plus que son maître, le destour qui lui expliqua le livre sacré, non sur l'original zend, que ce maître ne comprenait point lui-même, qu'il savait à peine lire, mais à l'aide d'une traduction pehlvie, qu'il entendait encore médiocrement. On aurait, par comparaison, la mesure des connaissances du docteur indien, si l'on supposait qu'un curé d'un village de la Bretagne ou de la Provence, possédant un texte des saintes Écritures en grec qu'il ne saurait pas du tout, l'interpréterait avec une traduction en langue latine, qui ne lui serait pas familière. Anquetil-Duperron, dont la loyauté égalait le courage, offrit à qui voudrait corriger ses fautes le texte original; et, comme le Spartiate qui se félicitait que le peuple eût trouvé un meilleur citoyen que lui, il souhaitait que la vérité trouvât un interprète plus habile. Elle attendit soixante ans.

Jusque-là son livre fut, pour tous ceux qui écrivaient sur l'histoire des adorateurs d'Ormuzd, une autorité fondamentale et indubitable. Cependant on n'avait encore du Zend-Avesta qu'une version dont personne, en comptant le traducteur lui-même, ne lisait bien l'original, personne en Europe ni en Asie, personne chez les Parses même de l'Inde, qui le gardaient comme gage et symbole de leurs croyances.

Enfin, poussé par un instinct d'investigation et par un de ces pressentiments que le ciel envoie à ceux qui ont su s'y préparer, Eugène Burnouf examina les manuscrits

zends d'Anquetil-Duperron. Il avait, de plus que lui, une traduction sanscrite du Zend-Avesta, mais qui n'était encore qu'une traduction de la traduction pehlvie, tant la connaissance de la parole primitive s'était retirée du commerce des hommes dans une profondeur ténébreuse. Eugène Burnouf aperçut, malgré les altérations subies dans ces transmissions successives, l'identité d'origine entre le zend et le sanscrit. Le voilà sur la route, il ne se reposera pas qu'il n'ait touché le but.

Il veut réhabiliter et d'abord ressusciter une littérature qu'on commençait à rejeter dans le néant des inventions apocryphes et des déceptions ridicules.

Cuvier refait, avec un os maxillaire ou un fragment de tibia, toute une espèce perdue. Eugène Burnouf, résolvant chaque mot du texte zend en ses parties les plus élémentaires, recherchant à la trace, ressaisissant les radicaux dans les Védas, dans le grec, dans le latin, et jusque dans les idiomes germaniques, dégageant les accessoires modificatifs et les expliquant par l'analogie, recompose et ranime la parole morte, la pensée ensevelie dans la poussière des nations éteintes. Il a dit à ce livre inaccessible et muet depuis des milliers d'années : « Tu sortiras de ton antique silence, tu seras entendu des races vivantes, » et le miracle s'opère. Demandez aux orientalistes, à ses savants amis, qui ont assisté aux progrès de ce travail immense dans ses résultats, d'une si minutieuse exactitude dans le détail; demandez-leur par quels prodiges de sagacité et de persévérance il a pu arracher à ce sphinx de l'antiquité des secrets qu'il tenait cachés sous le voile de caractères indéchiffrables et de signes inconnus, déchirer maille par maille ce tissu mystérieux, qui avait désespéré les curieux et pieux efforts de tant de générations, tirer de ces obscures

énigmes l'histoire lumineuse et authentique d'une langue et d'une religion, et parvenir à nous donner le dictionnaire et la grammaire de l'idiome qui se parlait chez les ancêtres de Zoroastre et de Darius, fils d'Hystaspe.

Eugène Burnouf avait alors trente-deux ans.

La solution de ce problème lui donnait la clef d'un autre non moins compliqué, non moins important. Que pouvaient signifier les pages écrites sur les rochers de Persépolis et d'Hamadan en traits bizarres, inextricables, devant lesquelles tant de siècles avaient passé sans y comprendre rien, depuis que l'Asie, hellénisée par la conquête d'Alexandre et le règne des Séleucides, avait vu ensuite les derniers restes des traditions persanes fuir au loin l'invasion de l'islamisme ou se perdre sous son empire? Sur des rapprochements ingénieux de circonstances locales et de quelques récits des auteurs grecs, sur des présomptions tirées de la place et du retour de certains mots, on avait tenté un essai d'interprétation probable, hasardeuse; Grotefend avait deviné les noms de *Darius* et de *Xerxès;* Saint-Martin et le docteur Rask de Copenhague, le titre de *roi des rois.* Mais, pour déterminer la valeur de ces caractères et de ces syllabes, connaissait-on l'orthographe des mots? Savait-on à quelle langue ils appartenaient? On conjecturait très habilement, très doctement, mais on ne savait pas lire. L'interprète des textes zends débrouilla ces obscurités, et remplaça les hypothèses par l'explication démonstrative. Il connut, lui, le langage de l'inscription. Il rétablissait les mots orthographiquement, et des noms rétablis il déduisait les caractères, il lisait; il était près de rendre aux vieilles annales de la Perse un ordre nouveau de monuments historiques, autant que les actes

officiels peuvent enseigner la vérité de l'histoire, autant que le témoignage de l'historiographe peut égaler le récit de l'historien.

Là, Eugène Burnouf est encore le premier, et nul ne peut, même en se prévalant d'une priorité de publication, lui disputer l'initiative, la priorité de la découverte.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui, de cette force d'intuition qui triomphait des sujets les plus réfractaires, ou de cette application consciencieuse à préparer la matière de ses ouvrages. Pour l'édition, avec traduction en regard, du *Bhâgavata-Pourana*, vingt mille vers scandés, vérifiés un à un, toute la métrique notée, toutes les variantes recueillies. Pour ses autres livres, des centaines de manuscrits zends, sanscrits, palis, et des divers dialectes, disséqués mot par mot, tous les mots transportés en caractères parfaitement peints sur des cahiers dans un ordre alphabétique, avec l'indication des radicaux et l'explication des formes grammaticales; des traductions littérales de la plupart de ces écrits, liturgies, poèmes ou histoires; enfin, plus de dix mille pages in-folio remplies de ces études élémentaires d'un maître consommé, dont lui seul était capable : voilà ce qu'il laisse inédit. Je les ai vues, je les ai touchées ces précieuses reliques de celui qu'on a justement appelé un érudit de génie, et qui était persuadé que le génie ne peut vivre et mûrir qu'à la chaleur continue du travail.

Les improvisateurs de systèmes, les aventuriers de la science, accoutumés à conclure d'un fait particulier une loi générale, et qui abrègent d'autant moins leurs expositions qu'ils ont abrégé davantage leurs recherches, trouveront le procédé d'Eugène Burnouf bien terre à terre. Il ne franchit point l'espace en trois élans comme

le Dieu, mais il ne fait point de faux pas comme tant d'hommes célèbres. S'il s'arrête aux menus détails, c'est qu'il veut avoir tout vu, et bien vu, pour ne montrer que ce qu'il faut. Patience; son regard est vaste et profond, quand vient le moment d'embrasser l'ensemble des idées. « C'est l'Inde, disait-il à l'ouverture de son cours; c'est l'Inde avec sa philosophie et ses mythes, sa littérature et ses lois, que nous étudions dans sa langue. C'est plus que l'Inde, c'est une page des origines du monde, de l'histoire primitive de l'esprit humain, que nous essayons de déchiffrer ensemble... C'est en nous une conviction profonde qu'autant l'étude des mots, s'il est possible de la faire sans celle des idées, est inutile et frivole, autant celle des mots, considérés comme signes visibles de la pensée, est solide et féconde. Il n'y a pas de philologie véritable sans philosophie et sans histoire. »

Aussi, de ces courageuses et lentes analyses, qui prévenaient toute conjecture hasardée, toute erreur de doctrine préconçue, quelles puissantes et magnifiques synthèses allaient sortir! C'est à une telle probité de méthodes que nous devons, avec le *Lotus de la bonne loi*, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, exposition et histoire d'une espèce de religion athée, embrassée aujourd'hui par deux cent millions de sectateurs, qui n'a cessé d'agiter et de réformer l'Asie orientale depuis plus de vingt-cinq siècles, qui tenta de ruiner le brahmanisme d'où elle est sortie, en opposant au dogme injurieux et décourageant de l'antipathie des castes l'égalité originelle des hommes, et qu'on avait voulu assimiler faussement, par quelques rapports incomplets de doctrines morales et ascétiques, au christianisme, malgré l'abîme qui les sépare, l'un prêchant la transmi-

gration des âmes et leur anéantissement total comme terme de la perfection; l'autre, leur immortalité dans l'identique unité d'existence.

Eugène Burnouf éclaira ces questions d'un jour nouveau, et, en déterminant les époques relatives du brahmanisme et du bouddhisme, introduisit un élément de chronologie dans l'histoire de l'Inde, qui semble ignorer les divisions réelles du temps.

Comment? par quels moyens?

Un Anglais, ou plutôt, par la libéralité de son caractère, un citoyen du monde savant, M. Hodgson, avait procuré, par son entremise, et aussi par ses propres dons à la Société asiatique de Paris, quatre-vingt-huit manuscrits rassemblés dans le Nepâl, foyer primitif du bouddhisme; c'étaient les textes originaux de la doctrine. On n'avait eu jusqu'à présent que des traductions palies, cinghalaises, thibétaines, mongoles.

Il fallait non seulement lire, interpréter, comparer des centaines de traités nébuleux et confus, mais discerner les âges des traditions qu'ils renferment, à la brièveté élémentaire ou aux amplifications successives des préceptes de mœurs et de liturgie, à la simplicité native ou à l'élégance plus ou moins ornée de l'exposition, aux formes plus ou moins vieillies du langage, et, de plus, exercer cette critique d'une philologie si délicate, d'un sentiment littéraire si fin, sur des écrits et des idiomes tels que c'est avoir déjà beaucoup profité que d'en pouvoir comprendre bien quelques-uns. Voilà ce qu'il fit avec un plein succès.

Il n'est pas possible de satisfaire à tout et à tous; le monde se plaignait de lui, et le monde avait raison à son point de vue. Pourquoi refuser au commerce de la société les dons heureux qui pouvaient en faire l'orne-

ment et l'agrément à la fois; ce bon ton, cette bonne grâce de manières et de langage, cette solidité de conversation revêtue d'élégance, instructive sans pédanterie, aimable sans affectation, ce ton exquis d'une douce malice qui se jouait avec tant de finesse et de légèreté sur ses lèvres pour s'échapper en traits inattendus et piquants et, ce qui réussit plus que toute autre chose auprès des hommes qui veulent qu'on les amuse, l'art de se moquer d'eux sans qu'il y paraisse? Abel Rémusat l'avait connu tout jeune encore, et s'était attaché à lui par goût et par sympathie; c'étaient deux esprits de même race.

Mais le monde réclamait inutilement. Le moyen d'aller veiller le soir dans les salons? Il serait rentré souvent à l'heure où sa matinée commençait; car il ne se croyait matinal qu'en se mettant à l'ouvrage à trois heures après minuit. Il ne sortait guère que pour aller vaquer à ses devoirs d'académicien et d'inspecteur des caractères orientaux à l'Imprimerie impériale. Et ne trouvait-il pas chez lui, dans les entretiens de quelques amis et au sein de sa famille, tout ce qui plaît à l'esprit et au cœur ?

Cependant de tels hommes, quelle que soit leur modestie, ne peuvent pas s'ignorer eux-mêmes; ils ont conscience de ce dont ils sont capables, et, partant, de ce qu'on a droit d'exiger d'eux. Eugène Burnouf pressentait tous les services qu'il rendrait à l'Académie par l'aménité attrayante de son esprit, par la vertu pratique autant que spéculative de son intelligence, par le tempérament conciliant de son caractère, si la compagnie venait un jour à lui confier le soin de son régime intérieur. Dans sa pensée, le bien qu'il pouvait faire devenait un devoir; ses amis l'encourageaient dans ce des-

sein; et ce fut une des fortes préoccupations, une des visées dominantes de sa vie académique, et à laquelle il fit même de certains sacrifices.

Une circonstance extraordinaire vint tout à point pour vérifier cette destinée et autoriser une si légitime prétention.

Au lendemain du renversement d'une tyrannie très débonnaire, lorsque surgit une liberté qui faisait peur, le gouvernement rendit à l'Institut ses comices trimestriels intérieurs des cinq académies. Certains moralistes arithméticiens ont remarqué que la facilité des délibérations n'augmente pas toujours en proportion du nombre des délibérants, et que, même chez les gens d'esprit, l'intelligence commune de l'assemblée n'est pas toujours égale à la somme des intelligences individuelles. Eugène Burnouf se trouvait, cette année, président de l'Institut. Ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu craindre que, sortant pour la première fois de l'ombre de son cabinet, il n'éprouvât quelque embarras à dominer ce forum ou plutôt ce sénat littéraire. Il commença par atteindre le modèle de la perfection. Empêcher les discours de se heurter confusément sans froisser l'amour-propre de personne, et, sans tenir le frein trop serré à la discussion, ramener dans le droit chemin et à l'unité les opinions qui se dispersent et se fourvoient, faire respecter l'autorité de la présidence par la seule force de la raison manifeste, saisir l'à-propos du moment où la délibération se débrouille et s'éclaircit, pour marquer le point de transaction auquel tout le monde voudra se réunir : tel fut pour Eugène Burnouf, dans une épreuve imprévue, le triomphe de cette logique et de cette parole qui lui tinrent lieu soudainement de l'expérience et de la maturité.

Dès lors, il fut institué dans l'opinion unanime de l'Académie l'héritier présomptif de notre vénérable secrétaire perpétuel. Mais quatre ans après, lorsque s'ouvrit la succession, ses travaux l'avaient épuisé; il n'avait plus la force de paraître, ni à l'Académie, ni au Conseil supérieur de l'instruction publique, dont il était membre depuis quelques mois. Nous ne pûmes que déposer un honneur tardif sur le lit d'un mourant; il succombait, non à la peine, comme quelques-uns l'ont semblé dire, mais à l'ardeur de sa noble passion.

N'ajoutons pas à nos regrets de l'avoir perdu la douleur d'imaginer qu'il ait mené une vie de souffrance et de captivité volontaire. C'est se méprendre étrangement sur la nature de ces âmes d'élite de penser qu'il leur en coûte pour vivre ainsi, et de les appeler les martyrs de la science et les victimes de leur dévouement. Le monde et les lettrés mondains peuvent juger de la sorte : le travail est, en effet, à leurs yeux, un effort pour monter, un moyen de parvenir, le prix d'acquisition plus ou moins onéreux d'un avantage de fortune ou d'ambition, et non une habitude naturelle, un besoin, une jouissance. Croira-t-on que ce fût par un vœu d'ascétisme et par une contrainte morale qu'Eugène Burnouf s'enfermait de longues heures dans la solitude de son cabinet? Ah! que l'on serait détrompé si l'on pouvait, témoin invisible, assister aux méditations du savant inspiré, voir cette allégresse et cette ardeur profonde de la pensée en travail pour résoudre un grand problème; l'enthousiasme de cette évocation de l'esprit des peuples endormis sous leurs antiques ruines et qu'il semblait impossible d'en faire jamais sortir; ces tressaillements de bonheur à l'apparition de la vérité qui se découvre, et cette joie ineffable de connaître, qui retombe sur l'âme

comme une délicieuse rosée après une chaleur brûlante, comme une intermittence de repos après l'effervescence de la fièvre : on comprendrait alors qu'il cède sans ménagement et jusqu'à l'imprudence à l'attrait irrésistible d'une studieuse volupté, à l'amour de son œuvre qui grandit et qui va s'achever.

En vain, les médecins, inquiets, lui ordonnent de se distraire, en vain les amis, la famille alarmée le supplient de prendre un peu de relâche, quelques semaines, quelques jours seulement : « Non, un peu plus tard; encore ce mémoire à finir, ces épreuves à corriger, » jusqu'à ce que la plume tombe de sa main défaillante pour toujours.

Et nous les pleurons ces égoïstes sublimes, qui abrègent une existence si précieuse à tous par les jouissances de l'étude et par l'intempérance du travail. Non, ne les plaignons pas; ne plaignons pas ce confrère illustre dont la perte nous est si amère. Ce n'est pas avoir acheté à trop haut prix, d'une grande part de ses jours, de telles félicités pendant la vie, une telle gloire après la mort. Le deuil, la plainte est pour sa famille, à qui sa présence était si charmante et si nécessaire; pour ses disciples, qui n'entendront plus l'oracle de sa parole; pour le monde savant, qui espérait de lui encore tant de richesses nouvelles; pour l'Académie, qu'il aurait gouvernée si utilement, avec une autorité supérieure autant qu'acceptée, et qui ne peut plus attendre de ceux qui lui succèdent que le service du dévouement.

Je me souviens que, le jour où nous assistions à ces funérailles si tristement prématurées, nous nous représentions quelle eût été la douleur du père d'Eugène Burnouf, si, ce que l'âge rendait possible, il avait vu cette tombe s'ouvrir sous ses yeux. Heureux père, à qui la

mort est venue assez à temps pour lui épargner l'inconsolable douleur de survivre à un tel fils, à son fils ! Heureux, lorsqu'il sentit son regard s'éteindre doucement, de n'avoir vu de ce fils tant aimé, et si digne de l'être, que les succès éclatants, les progrès assurés, les espérances sans autre horizon qu'une lumière toujours croissante ! Et maintenant, ces deux belles intelligences, qui se comprirent si bien, qui s'entr'aidèrent si affectueusement pendant la vie, sont unies et s'embrassent dans l'éternel repos; leurs noms seuls peuvent être séparés dans la mémoire des hommes par la différence qu'ils mettent entre l'estime et la gloire, entre le profond savoir et le génie inventeur, entre ceux qui font l'honneur d'une famille et ceux dont le pays s'honore, et qui ont acquis le droit de lui léguer leurs veuves à doter, en lui laissant leur gloire. La France, depuis le commencement de ce siècle, compte trois noms dans la science envers qui une généreuse initiative du gouvernement a pris soin d'acquitter la dette nationale, Cuvier, Champollion, Eugène Burnouf.

Imprimerie Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.

DUE AS STAMPED BELOW

JUL 04 2000

12,000 (11/95)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

RM NO. DD6

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C054930289

M307200

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY